Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 16 (1986)

Heft: 10

Rubrik: Nouvelle de Serge Colline : le marteau

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nouvelle de Serge Colline

Le marteau

Ma grand-mère paternelle, héroïne de cette histoire, passait l'été dans les environs d'un petit village, chez des amis qui possédaient une sorte de «datcha», résidence d'été guère éloignée d'un hameau où vivaient une dizaine de paysans dans leurs inévitables isbas aux toits couverts de chaume.

Pour rien au monde, cette aïeule d'origine hollandaise n'aurait consenti à se rapprocher de ces masures insalubres, paradis des cafards et des punaises. Entourée de deux ou trois paysannes indispensables au service, elle aimait ses espaces champêtres, le très beau verger, une modeste basse-cour et ne refusait pas un coup de main lorsque des grandes marmites de cuivre installées au jardin montait le puissant parfum des confitures et bourdonnaient des nuées d'abeilles.

Au fond du jardin s'élevait une sorte de monticule de 4 à 5 mètres de hauteur construit par les paysans avec la terre des environs. Une profonde grotte aménagée à l'intérieur servait de glacière (frigo de nos grands-parents). Pendant les rudes hivers on y empilait des barres de glace qui ne fondaient plus durant toute l'année.

Je n'ai jamais connu ma grand-mère mais mon père m'en parlait comme d'une femme de caractère très volontaire et courageuse. Lente à trouver le sommeil, elle aimait lire étendue sur son lit et une petite table de nuit lui permettait d'atteindre un verre d'eau, quelques pilules, un beau réveil en argent (cadeau de ses enfants) et un assez gros marteau en fer, dont elle se servait en frappant le mur pour appeler la servante un peu sourde qui lui servait de domestique. Un soir, on sentit que la nuit serait chaude et, de la fenêtre située au ras de la table de nuit, un semblant de brise soulevait à peine le grossier rideau de coton.

Gagnée par le sommeil et les paupières déjà lourdes, grand-mère réalisa soudain qu'une grosse main velue apparue sous le rideau glissait subrepticement à travers la table en direction du réveil. Rapide comme l'éclair, la vieille dame s'empara du marteau et l'assena de toutes ses forces sur cette énorme main. Le cri sauvage aurait dû réveiller toute la maisonnée, mais les paysans, à ce qu'on dit, ont un sommeil de plomb.

Il fallut à grand-mère un certain temps pour se remettre et se lever. Elle sortit dans le jardin, fit le tour des lieux: tout était calme, rien ne bougeait. Prudente et connaissant ses paysans, elle résolut de garder le silence, persuadée que tôt ou tard elle aurait le mot de l'énigme.

Dans ces hameaux perdus loin de toute grande route, la vie s'écoule avec les saisons, rien ne s'y entend, hormis les bruits des travailleurs aux champs; aussi, lorsque Douniacha crut devoir avertir la «barynia» (maîtresse) que des bruits insolites provenaient de l'entrée principale, on dressa l'oreille. «Oh! le mal vient, pour tous, la croix, aie pitié de nous «gospod» (Seigneur!)! Derrière la clôture se tenait un vagabond chargé de chaînes, de boulons et de pièces métalliques rouillées qu'il remuait à grand bruit en poussant des soupirs et des plaintes à peine compréhensibles.

La cuisinière, tout en se signant à la hâte, rassura tout le monde: «C'est Erochka, l'innocent faible d'esprit qui erre sans feu ni lieu, je vais lui porter une soupe.» Il est en Russie une coutume courante d'accorder la sollicitude sincère et touchante à ces êtres qui n'ont jamais atteint un développement psychique ou physique normal. «Ils ne sont pas dangereux, ils portent nos péchés en expiant nos fautes», disaient les paysans. Effectivement Erochka se mortifiait et martyrisait son corps avec tout ce qui pouvait le faire souffrir. A ces malheureux le peuple donnait de la menue monnaie et ne se permettait jamais de les chasser. Les ivrognes non plus, chancelant dans les rues, ne se voyaient jamais rudoyés même par les gendarmes. «Il boit, c'est donc un malheureux, c'est qu'il veut oublier.» Un instant le doute effleura grand-mère mais elle en saisit de suite l'inanité.

Il n'y a pas si longtemps, pour soigner maux, accidents et maladies, le paysan ne pouvait qu'appeler le sorcier ou des rebouteux plus ou moins honnêtes, mais ce que la propagande de la révolution oubliait volontairement de rappeler, c'est que dans presque chaque domaine le baryne et la barynia (baptisés exploiteurs) ne refusaient jamais aux paysans leur aide ou leur savoir dans les cas de premiers secours.

C'est ainsi qu'un beau jour se présenta chez ma grand-mère Vassili Semionovitch, retraité, dont la datcha se trouvait, comme on disait dans ce pays, «tout près» à 50 kilomètres. Il venait s'enquérir de l'état de santé de sa voisine et, privé de distractions, désirait échanger quelques nouvelles et conversations.

Grand-mère savait qu'il était aimé et respecté de ses paysans et surtout précieux pour tous car il était quelque peu médecin de campagne. Le thé et les repas se succédant selon une hospitalité millénaire, on en vint à parler des soins souvent réclamés par les habitants. «Savez-vous, dit-il, que j'ai fait mon possible pour faire admettre à l'hôpital de la région un gaillard forgeron-charron victime d'une grave blessure. Voici ce qu'il me raconta: «Dans le village, on m'amena pour un travail de ferrure un cheval que l'homme maîtrisait difficilement. A trois nous réussîmes à le calmer et je me mis au travail. Soudain, cette sale bête d'un violent coup de rein commença à ruer, se libéra, me renversa sous elle et se mit furieusement à me piétiner. Je crus ma fin venue et sentis ma main droite écrasée sous ses sabots. (Là ma grand-mère dressa l'oreille.)

»Effectivement, après un examen attentif, je constatai que la paume de la main y compris les os de l'index et de l'annulaire semblaient totalement écrasés.

»Devant mon incompétence chirurgicale, la gravité de la blessure et les suites probables, je le dirigeai sur le dispensaire et n'en entendis plus parler.»

Pour ma grand-mère, l'évidence sautait aux yeux mais, une fois de plus, elle estima devoir garder le silence. En luthérienne hollandaise et pratiquante, elle décida que le châtiment avait frappé le coupable bien plus cruellement que n'importe quelle condamnation carcérale ou un sévère bannissement en Sibérie.

Grand-mère ne consentit à en parler que dans le cercle de la famille, mais l'histoire m'impressionna au point que je me représentai souvent cette main velue qui rampait vers le réveil...

S.C.